

ELLE COSIMANO

# COMMENT J'AI TUÉ TON MARI



**Vous en avez assez d'être une mère  
célibataire débordée ?**

**Finlay Donovan a la solution :  
DEVENEZ TUEUSE À GAGES !**

# FINLAY DONOVAN EST MORTELLE

TOME I

## COMMENT J'AI TUÉ TON MARI

Rien ne va plus pour Finlay Donovan, autrice de romans policiers qui peinent à décoller et mère célibataire de deux enfants. Le livre qu'elle a promis à son agent n'est pas encore écrit, son ex-mari a renvoyé la nounou sans lui en parler et elle a même dû déposer à l'école sa fille de quatre ans, du Scotch dans les cheveux à la suite d'un incident capillaire.

Alors qu'elle déjeune avec son agent pour discuter de l'intrigue de son nouveau manuscrit, leur voisine de table prend Finlay pour une tueuse à gages et glisse un mot dans son sac : elle lui offre cinquante mille dollars pour la débarrasser d'un mari un peu trop encombrant. Finlay n'est pas une tueuse, mais cette somme réglerait bien des problèmes. Il n'y a pas de mal à se renseigner après tout ! Mais à peine entrée dans le bar où travaille la potentielle victime, elle se retrouve embarquée dans une véritable enquête criminelle. La réalité dépassera-t-elle la fiction ?

« FINLAY DONOVAN EST UN PERSONNAGE SI ATTACHANT  
QU'ON SE LAISSE COMPLÈTEMENT HAPPER. »

*The New York Times*

ISBN : 978-2-38529-032-0



22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère  
Design et illustration :  
© Raphaëlle Faguer



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

COMMENT J'AI TUÉ  
TON MARI

Titre original : *Finlay Donovan is killing it*

Copyright © Elle Cosimano, 2021

Tous droits réservés.

Première publication aux États-Unis par Minotaur Books, une marque de St. Martin's Publishing Group.

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-38529-032-0

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@EditionsCharleston) !

Elle Cosimano

COMMENT J'AI TUÉ  
TON MARI

Finlay DONOVAN EST MORTELLE - TOME 1

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Christine Barbaste*

  
CHARLESTON



*Pour Ashley et Megan,  
parce que je n'hésiterai pas une seule seconde  
à enterrer un corps avec vous.*





**L**E MATIN, arrivé huit heures et demie, toutes les mères ou presque sont prêtes à tuer quelqu'un, c'est un fait. Ce matin-là, le mardi 8 octobre, j'étais même prête à 7 h 45. Et au cas où vous n'avez jamais eu à vous battre pour enfilez une couche à votre fils de deux ans tout collant de sirop d'érable pendant que votre fille de quatre ans décide de changer de coupe de cheveux juste avant de partir à l'école, tout en essayant de joindre votre nounou évaporée dans la nature – et d'éponger du marc de café parce que, embrumée par le manque de sommeil, vous avez oublié de mettre un filtre en papier dans le cornet de la cafetière – eh bien, laissez-moi vous faire un dessin.

J'étais prête à tuer quelqu'un. N'importe qui.

J'étais en retard.

Mon agente se trouvait déjà dans le train qui l'emmenait de Grand Central à Union Station, où nous avions rendez-vous pour bruncher dans un restaurant au-dessus

de mes moyens, et discuter de la date à laquelle elle aurait enfin sous les yeux un roman que j'avais déjà commencé par trois fois à écrire, et que je n'allais probablement jamais terminer parce que... Non mais franchement, vous avez vu le tableau ? Ce n'étaient pas les raisons qui manquaient.

Dix heures, cela m'avait paru convenable quand j'avais accepté le rendez-vous. South Riding, où je vivais dans une maison de style colonial, n'était après tout pas si loin du centre de Washington. Mais il l'était suffisamment pour convaincre des gens par ailleurs sains d'esprit d'investir dans des poupées gonflables afin d'emprunter la voie réservée au co-voiturage sans risquer de contravention – ou de se faire tirer dessus par quelqu'un qui, comme moi, n'avait pas encore vendu son âme pour s'acheter sa poupée gonflable.

Ne vous méprenez pas. J'avais aimé vivre à South Riding, avant le divorce. Avant d'apprendre que mon mari couchait avec l'agente immobilière qui nous avait vendu la maison – et qui siégeait aussi au conseil d'administration de l'association des propriétaires. Je veux bien croire que ce n'est pas le dénouement que cette femme avait en tête en nous vantant l'ambiance de « village » de notre eldorado banlieusard. Les photos de la brochure donnaient à voir des familles heureuses s'étreignant sous des porches pittoresques. Et le quartier y était qualifié d'*idyllique* et de *paisible*, car sur les pages en papier glacé d'une brochure immobilière, personne ne distinguera, à travers les fenêtres, les envies de meurtre d'une mère de famille harassée, le bambin collant et nu comme un ver, ou les cheveux, le sang et le marc de café étalés sur le sol de la cuisine.

— Maman, fais quelque chose !

Delia frictionnait des doigts le côté dégarni et sanguinolent de sa tête, qu'elle venait d'entailler avec les

ciseaux. J'ai attrapé un vieux linge pour essuyer une goutte de sang sur son front, avant qu'elle ne descende dans ses yeux.

— Je ne peux rien faire, ma chérie. On ira chez le coiffeur après l'école.

J'ai pressé le linge sur son crâne déplumé jusqu'à ce que le saignement s'arrête. Puis, le téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, j'ai rampé sous la table pour ramasser les mèches, tout en comptant les sonneries à l'autre bout du fil.

— Je peux pas aller à l'école comme ça. Tout le monde va se moquer de moi !

Delia pleurait à gros bouillon de morve sous le regard ébahi de Zachary qui, sur sa chaise haute, se frottait les cheveux avec des gaufres toastées.

— Papa, lui, il saurait quoi faire.

Ma tête a heurté le dessous de la table et mon fils s'est mis à hurler. Je me suis relevée avec raideur, en brandissant une poignée de boucles vaporeuses. Le restant s'était englué dans le sirop d'érable, sur le genou de mon pantalon. Ravalant un juron que mon fils n'aurait pas manqué de répéter en boucle pendant des semaines assis dans le chariot du supermarché, j'ai balancé la cisaille à volaille et ses lames poilues dans l'évier.

Aux alentours de la quarante-septième sonnerie, l'appel a basculé sur la messagerie.

— Veronica ? Salut, c'est Finlay. J'espère que tout va bien...

Le ton était gentil, au cas où Vero aurait péri pendant la nuit, broyée dans un carambolage routier, ou brûlée vive dans un incendie. Personne n'a envie d'être la sale conne qui, dans son message, jure de faire la peau à quelqu'un au motif qu'il ou elle est en retard

– et découvre après coup que cette personne a déjà été assassinée.

— Je t’attendais à sept heures et demie, pour pouvoir filer à mon rendez-vous en ville, mais bon... j’imagine que ça t’est sorti de la tête ?

Cette petite note enjouée, en fin de phrase, suggérait que ce n’était pas grave, que je ne lui en voulais pas. Mais c’était grave. Et je lui en voulais.

— Si tu as ce message, rappelle-moi. S’il te plaît, ai-je ajouté *in extremis* – parce que mes enfants regardaient, et qu’on mettait toujours un point d’honneur à ne pas oublier les « s’il te plaît » et les « merci ».

J’ai raccroché et composé dans la foulée le numéro de mon ex, en sachant pertinemment que je pouvais d’ores et déjà faire une croix sur mon rendez-vous.

— Elle est où, Vero ? Elle arrive ? a demandé Delia en triturant son ouvrage, puis en fronçant les sourcils à la vue de ses doigts rouges et collants.

— Je ne sais pas.

Vero aurait probablement pris Delia sur ses genoux et, en deux coups de peigne, transformé ce carnage en une coiffure tendance. Ou l’aurait dissimulé sous une tresse. J’étais à peu près sûre que toute tentative similaire de ma part ne ferait qu’empirer la situation.

— Tu peux pas appeler tante Amy ?

— Tu n’as pas de tante Amy.

— Si. C’était la sœur de Theresa à l’université. Elle, elle pourra arranger mes cheveux. Elle a étudié la cométologie.

— Tu veux dire la « cosmétologie ». Et non, même si Theresa et elle faisaient partie de la même sororité, ça ne fait pas d’elle votre tante Amy.

— Est-ce que tu appelles papa, là ?

— Oui.

— Il sait réparer les choses, *lui*.

J'ai plaqué sur mes lèvres un sourire crispé. Steven savait aussi les briser. Il savait briser les rêves, par exemple, et les vœux de mariage. Mais plutôt que distiller mon venin, j'ai serré les dents car, à en croire les pédopsychiatres, dire du mal de votre ex devant vos enfants n'est pas très sain. Et le bon sens vous souffle que ce serait contre-productif alors même que vous attendez qu'il décroche son téléphone pour les lui refourguer.

— Papa, il fait avec du gaffeur, a insisté Delia en me poursuivant dans la cuisine.

J'ai lâché dans l'évier les assiettes sales du petit déjeuner – et ma santé mentale avec.

— Tu veux dire du « gaffer ». Mais on ne peut pas arranger tes cheveux avec du Scotch, ma chérie.

— Papa, il pourrait.

— Attends, Delia, chut... Steven ?

Avant même qu'il ne dise bonjour, j'ai senti que je l'importunais. Et tout bien réfléchi, je ne crois même pas qu'il m'ait dit bonjour.

— J'ai besoin d'un service. Vero m'a fait faux bond, j'ai rendez-vous en ville avec Sylvia, et je suis déjà en retard. Il faudrait que tu gardes Zach pendant quelques heures.

Mon fils m'a lancé un regard mielleux depuis sa chaise haute pendant qu'avec le linge humide, je m'escrimais sur la tache gluante et pleine de cheveux qui ornait mon pantalon. Le seul pantalon correct que je possédais. Je travaille en pyjama.

— Et il pourrait aussi avoir besoin d'un bain.

— Ouais, à propos de Vero... a répondu Steven d'une voix traînante.

J'ai arrêté de tapoter la tache et lâché le linge dans le sac à couches béant posé à mes pieds. Je connaissais

ce ton. Il avait employé le même pour m'annoncer ses fiançailles avec Theresa. Le même aussi, le mois précédent, pour me dire que son entreprise d'aménagement paysager avait décollé grâce au carnet d'adresses de Theresa, qu'il roulait sur l'or et que, ah ! au fait, il avait consulté un avocat pour demander la garde partagée.

— Je comptais t'appeler hier, mais Theresa et moi avions des billets pour le match, et la journée a filé à toute vitesse.

— Non, ai-je lâché en me cramponnant au comptoir — *non, non, non.*

— Tu bosses à la maison, Finn. Tu n'as pas besoin d'une baby-sitter à plein temps pour Zach...

J'ai pincé le pli de peau entre mes sourcils pour enrayer la migraine qui menaçait d'éclore tandis que Delia tirait sur la jambe de mon pantalon et pleurnichait à propos du Scotch.

— Ne me fais pas ça, Steven.

— ... donc je lui ai donné congé.

*Salaud.*

— Je ne peux pas me permettre de te renflouer éternelle...

— Me renflouer ? Je suis la mère de tes enfants ! Ça s'appelle une pension alimentaire.

— Tu es en retard sur les traites de ta voiture...

— C'est temporaire. Jusqu'à ce que je reçoive le solde de mon à-valoir pour le livre.

— Finlay.

Chaque fois qu'il prononçait mon nom, il me semblait entendre une insulte.

— Steven.

— Il serait peut-être temps d'envisager de te trouver un vrai travail.

— Comme l'hydro-ensemencement du quartier, par exemple ? ai-je ricané. J'ai un vrai travail, Steven.

— Écrire des romans de gare, ce n'est pas ce que j'appelle un vrai travail.

— J'écris des romans sentimentaux à suspense ! Et j'ai déjà reçu la moitié de l'à-valoir. J'ai signé un contrat ! Je ne peux pas le rompre ! Il me faudrait rendre l'avance. Sauf si tu tiens à me renflouer pour ça aussi ? ai-je ajouté parce que je me sentais d'humeur particulièrement assassine.

J'ai attrapé une poignée de serviettes en papier, et tout en m'accroupissant pour ramasser un peu de marc de café au sol, je l'ai entendu grommeler dans sa barbe. Je l'imaginai chez Theresa, dans la cuisine immaculée de cette maison de ville pensée par un architecte, attablé devant une tasse de café pressé à la française, en train de s'arracher ce qui lui restait de cheveux.

— Trois mois. Tu as trois mois de retard sur l'hypothèque, Finn.

Sa patience semblait aussi mince que les trois poils sur son crâne, mais j'ai gardé cette réflexion pour moi ; j'avais plus besoin d'une baby-sitter que de la satisfaction d'amenuiser son fragile ego masculin.

— Tu veux dire sur le loyer. Le loyer que je te paie. Lâche-moi, Steven.

— Et l'association des propriétaires menace de mettre un droit de rétention sur la maison si tu ne règles pas les charges spéciales qu'ils t'ont demandées en juin.

— Et comment le sais-tu ?

Je connaissais déjà la réponse : parce qu'il se tapait notre agente immobilière, et que notre courtier en crédit était son meilleur ami. Voilà comment il l'avait appris.

— Je pense que les enfants devraient venir vivre avec moi et Theresa. Tout le temps.

J'ai failli en lâcher le téléphone. Abandonnant les serviettes en papier, j'ai quitté la cuisine en trombe.

— Jamais de la vie ! ai-je érucaté dans un chuchotement rauque. Hors de question que j'envoie mes enfants vivre avec cette femme.

— Tes droits d'auteur ne couvrent même pas les dépenses alimentaires.

— Peut-être que j'aurais le temps de terminer un livre, si tu ne venais pas de licencier ma baby-sitter !

— Tu as trente-deux ans, Finn...

— Faux.

J'avais trente et un ans. Steven l'avait mauvaise parce que j'avais trois ans de moins que lui.

— Tu ne peux pas passer ta vie enfermée dans cette maison à inventer des histoires. Dans la vraie vie, nous avons des factures et des problèmes auxquels tu dois faire face.

— Connard, ai-je marmonné dans un souffle.

Parce que la vérité fait mal. Et qu'il n'était pas plus grande et plus douloureuse vérité que Steven.

— Écoute, c'est justement ce que je veux éviter d'être. J'ai demandé à Guy de patienter jusqu'à la fin de l'année, pour te laisser le temps de te retourner.

Guy. Son copain de fac devenu avocat spécialisé en divorce. Le même Guy qui, à l'université, éclusait bière sur bière et vomissait sur la banquette arrière de ma voiture était désormais l'avocat qui jouait au golf avec le juge le samedi et m'avait coûté mes week-ends avec mes enfants. Par-dessus le marché, Guy avait manipulé le juge et l'avait convaincu de me déposséder de la moitié de mon dernier à-valoir au profit de Theresa, en dédommagements des dégâts que j'avais causés à sa voiture.

Bon, d'accord : je concède que se saouler et fourrer une boule de la pâte à modeler de Delia dans le tuyau



d'échappement de la BMW de Theresa n'était peut-être pas la meilleure façon de gérer la nouvelle quand Steven m'avait annoncé leur projet de fiançailles ; mais la laisser se tirer d'affaire avec la moitié de mon avance *et* mon mari, c'était remuer deux fois le couteau dans la plaie.

Depuis la salle à manger, j'ai regardé Delia enrouler ce qui restait de ses cheveux autour de ses doigts. Zach a gémi en s'agitant dans sa chaise haute. Si j'échouais à rentrer de l'argent au cours des trois prochains mois, Guy trouverait un moyen de me prendre mes enfants et de les donner eux aussi à Theresa.

— Je suis à la bourre. Ce n'est pas le moment de discuter de ça. Je peux t'amener Zach – oui ou non ?

*Je ne vais pas pleurer. Je ne vais pas...*

— Ouais, a lâché Steven, du ton du type arrivé au bout du rouleau.

Mais pour Steven, être au bout du rouleau restait une image abstraite. Il avait bu son café, *lui*, et il dormait huit heures sans interruption chaque nuit, *lui*.

— Finn, je suis dés...

J'ai raccroché. Ce n'était pas aussi jouissif qu'un coup de genou à l'aîne, et oui, c'était probablement puéril et cliché, mais une petite partie de moi s'est sentie mieux après lui avoir raccroché au nez. La très petite partie (à supposer qu'elle existe) qui n'était pas engluée de sirop d'érable et en retard pour mon rendez-vous.

Bref. Rien n'était résolu. Ni en passe de l'être.

J'ai senti quelque chose tirer sur mon pantalon. Delia, avec ses cheveux hérissés et emmêlés de sang, m'implorait d'un regard larmoyant. J'ai poussé un gros soupir.

— Du gaffer. Oui, je sais.

L'air chargé de relents d'humidité m'a assailli lorsque j'ai ouvert la porte de service qui communiquait avec le garage. J'ai eu beau allumer la lumière, cet espace

caverneux restait sombre, déprimant, et vide à l'exception de la tache d'huile laissée par le pick-up de Steven sur le béton, et de mon Dodge Caravan poussiéreux. Quelqu'un avait tracé un phallus sur la crasse du pare-brise arrière, et, quand j'avais voulu l'effacer, Delia s'y était opposée, elle trouvait la fleur jolie. L'ensemble ressemblait à une métaphore de ma vie actuelle. Un établi surmonté d'un immense panneau perforé longeait le mur du fond, mais il n'y avait plus un seul outil en vue, hormis ma truelle de jardinage, rose, basique, achetée dix dollars en grande surface – l'un des rares que Steven n'avait pas emporté quand il avait vidé le garage. Tous les autres appartenaient à son entreprise d'aménagement paysager, avait-il argué. En farfouillant dans les rebuts qui traînaient sur l'établi – des vis usagées, un marteau cassé, un fond de nettoyant pour tissus d'ameublement – j'ai déniché un vieux rouleau de gaffer argenté, aussi gluant et poilu que mes enfants.

À mon retour dans la cuisine, le regard de biche exploré de Delia avait disparu. Elle a fixé le rouleau d'adhésif avec toute l'assurance d'une fille qui n'a pas encore été déçue par l'homme de sa vie.

— Tu es sûre de toi ? ai-je insisté en brandissant une poignée de ses mèches fauves.

Comme elle acquiesçait, je suis allée chercher un bonnet tricoté sur le portemanteau du hall d'entrée. Zach, un morceau de gaufre collé sur le crâne, nous observait avec des yeux écarquillés et une expression qui frisait le mystique. Je suis presque sûre qu'il était en train de faire dans sa couche.

Super. Steven pourrait le changer.

Les ciseaux étant quelque part dans l'évier, engloutis sous une pile de vaisselle sale, j'ai sorti un couteau de cuisine du bloc, sur le comptoir. La bande argentée s'est

décollée du rouleau avec une crépitation aiguë. Tout en maintenant l'une après l'autre les poignées de mèches plaquées sur le crâne de Delia, j'ai déroulé le Scotch jusqu'à faire le tour complet de sa tête. On aurait dit qu'elle avait coiffé une hideuse couronne de pacotille, mais les cheveux étaient en place et semblaient tenir. La lame du couteau était émoussée, à peine assez tranchante pour entailler le gaffer.

*Putain.*

Avec un sourire forcé, j'ai tiré le bonnet sur son front de ma fille, juste assez bas pour dissimuler le subterfuge. Delia m'a souri, tout en écartant de ses petits doigts une touffe de mèches à la Frankenstein qui lui tombait dans les yeux.

— Contente ? lui ai-je demandé en retenant une grimace pour ne pas attirer son attention sur la grosse mèche qui s'était détachée et pendouillait maintenant sur son épaule.

Elle a hoché la tête et j'ai fourré le couteau, le gaffer et mon portable dans le sac à langer.

J'ai extrait Zach de sa chaise haute en le soulevant presque à bout de bras pour renifler au passage son pantalon baggy. Satisfaite, je l'ai calé contre ma hanche et j'ai claqué la porte de service derrière nous.

*Ça va aller*, me suis-je encouragée en écrasant la main sur la gâche qui commandait l'ouverture du garage. Le moteur s'est mis en route, noyant dans son affreux grincement le babil des enfants tandis que la porte basculait et inondait le garage d'un soleil gris d'automne. Je nous ai tous embarqués dans le monospace et j'ai installé délicatement Zach dans son siège auto. En termes de satisfaction, ça ne valait pas un coup de pied savamment placé, mais ce jour-là, un enfant poisseux dans une couche pleine de merde semblait être le maximum de ce que je pouvais faire.

— Il va où, Zach ? a voulu savoir Delia tandis que je mettais le contact et reculais dans l'allée.

— Chez papa. Toi, tu vas à l'école, et maman...

J'ai appuyé sur la télécommande de ma visière et attendu que la porte motorisée se referme. Rien ne s'est passé.

J'ai tiré le frein à main, et en baissant la tête pour regarder à l'intérieur du garage, j'ai vu que le voyant de la gâche était éteint. Tout comme la lanterne du porche et la lampe, derrière la fenêtre de sa chambre, que Delia oubliait toujours d'éteindre. J'ai extirpé mon téléphone du sac à langer et vérifié la date. *Merde*. La facture d'électricité était en souffrance depuis trente jours. J'ai tapé mon front contre le volant et je l'y ai laissé. J'allais devoir demander à Steven de régler la facture à ma place. D'appeler la compagnie d'électricité pour les supplier de la rétablir, une fois de plus. Je devrais aussi lui demander de venir refermer manuellement mon garage. Et le temps que je sois de retour chez moi, Guy serait probablement au courant.

— Et toi maman, tu vas, où ?

J'ai redressé la tête et j'ai contemplé le tableau qui s'offrait à moi – cette truelle rose à la noix, suspendue au panneau perforé ; la fenêtre de mon bureau, dans lequel je n'avais pas mis les pieds depuis des semaines ; les mauvaises herbes qui avaient colonisé sournoisement mon allée ; le petit tas de factures que le facteur avait posé sur le perron quand la boîte aux lettres avait débordé. J'ai enclenché la marche arrière et tandis que je reculais lentement dans l'allée, en voyant dans le rétroviseur les frimousses morveuses et poisseuses de mes enfants, mon cœur s'est serré à l'idée que je pourrais les perdre au bénéfice de Steven et Theresa.

— Maman va trouver comment gagner de l'argent.

## 2

**A** 10 HEURES PASSÉES DE 36 MINUTES, je suis enfin arrivée à Vienna, trop en retard pour le petit déjeuner mais largement avant l'heure de pointe du déjeuner et, pourtant, le parking de Panera était plein comme un œuf. Lorsque je l'avais appelée pour la prévenir que notre brunch dans son restau branché semblait compromis, Sylvia m'avait demandé de lui indiquer un autre établissement, proche d'une station de métro et susceptible de nous accueillir sans réservation. J'étais sur l'autoroute en train de me frayer un chemin dans un embouteillage, la fatigue m'avait rattrapée, je culpabilisais... Panera avait été la première idée à se présenter et Sylvia avait raccroché avant que je puisse me raviser.

Le parking était rempli d'Audi, de BMW et de Mercedes rutilantes. Qui étaient ces gens ? Pourquoi n'avaient-ils pas un travail avec des horaires de bureau, comme tout le monde ? Pourquoi n'en avais-je pas un moi-même, d'ailleurs ?

J'ai fini par trouver une place dans le parking contigu, devant le pressing. J'ai commencé à récupérer quelques derniers cheveux de mon pantalon, avant de finalement renoncer. J'ai enfilé une paire de lunettes de soleil XXL qui masquait une bonne partie de mon visage, noué sur ma tête mon combo foulard en soie-perruque blonde, donné un peu de gonflant aux longues boucles qui en dépassaient, barbouillé du rouge à lèvres lie-de-vin au-delà des lignes naturelles de ma bouche. Mon reflet, dans le rétroviseur, m'a arraché un soupir. Il paraissait conforme à l'image qui figurait sur la couverture, au dos de mes livres, mais ce n'était qu'une illusion. Ma photo d'auteur donnait à voir une femme mystérieuse et glamour qui écrivait des romans d'amour et voulait préserver son identité secrète des hordes de fans enragés. Mais sous l'éclairage terne de mon monospace délabré, avec mon pantalon orné de taches et de poils collés, mes ongles incrustés de crème de change, et cette mèche châtain qui dépassait obstinément du bas du foulard, je ressemblais surtout à une femme qui en faisait des tonnes pour être une autre.

Soyons honnêtes : ce jour-là, le foulard-perruque n'avait pas vocation à impressionner mon agente – Sylvia savait déjà qui j'étais. Et qui je n'étais pas. Ce camouflage n'avait qu'un seul but : ne pas risquer de me faire expulser de Panera. Si je parvenais à terminer mon brunch sans être identifiée comme la cliente calamiteuse qui avait été bannie de cet établissement huit mois plus tôt, ce serait suffisant. Avant de descendre de voiture, j'ai suspendu à l'épaule mon sac à langer de créateur – une contrefaçon – et inspiré un grand coup en priant pour que Mindy, la directrice, ait démissionné ou ait été virée depuis ce jour où Theresa avait demandé à mettre à plat nos différends autour d'un déjeuner.

En pénétrant dans le restaurant, j'ai inspecté la salle à travers les mèches blondes que j'avais laissé retomber devant mes yeux. Sylvia, déjà pendue au téléphone, scrutait le menu affiché au mur derrière les caisses comme s'il était écrit dans une langue étrangère. Je l'ai rejointe mais c'est seulement quand j'ai dit son nom, au bout d'une bonne minute et demie, qu'elle m'a enfin regardée à deux fois.

— Finlay ? C'est toi ?

— Chut !

Planquée dans son dos, j'ai regardé par-dessus son épaule qui était de service au comptoir ; ne voyant ni Mindy-la-directrice ni aucun autre visage familier, j'ai ramené le paravent de mèches derrière mes oreilles.

— Désolée de n'avoir pas pu te retrouver en ville. Ma matinée est partie en vrille.

Sylvia avait reporté toute son attention sur moi. De la pointe d'un ongle long et rouge, elle a abaissé ses lunettes sur l'arête du nez.

— Je vois ça. C'est quoi, cet accoutrement ?

— Longue histoire.

Ma relation avec Panera était compliquée. J'aimais bien leurs soupes, mais Panera n'avait pas apprécié que j'en renverse une sur la tête d'une cliente. Pour ma défense, Theresa l'avait bien cherché en tentant de justifier ses raisons de coucher avec mon mari.

— Tu as un truc collé sur ton pantalon, a indiqué Sylvia en grimaçant devant une tache poilue de sirop.

J'ai tenté de sourire en me pinçant les lèvres. Sylvia était l'archétype de la New-Yorkaise telle que vous pouvez l'imaginer si vous regardez trop de séries. Probablement parce qu'elle était native du New Jersey. Son bureau se trouvait à Manhattan. Ses chaussures venaient de Milan. Avec son maquillage furieusement années 1980 et son

goût immodéré pour les imprimés animaliers, elle semblait débarquer d'une capsule temporelle.

— Par ici, s'il vous plaît, a appelé un employé derrière une caisse.

Sylvia s'est approchée du comptoir, elle a questionné le jeune homme sur les options sans gluten et s'est rabattue sur un sandwich baguette au thon et une portion d'oignons frits. Mon tour venu, j'ai choisi ce que le menu proposait de moins cher – un bol de soupe du jour – mais quand Sylvia a tendu sa carte pour régler nos deux commandes, j'ai ajouté un sandwich jambon brie et une part de cheesecake à emporter.

Tout en déambulant dans la salle avec nos plateaux, à la recherche d'une table, j'ai brossé à Sylvia le tableau de ma matinée sanglante. Ayant elle-même eu des enfants, naguère, elle n'était pas entièrement dépourvue de sympathie, mais elle n'était pas particulièrement émue par les affres inhérentes à la condition de mère célibataire. Tous les box étant occupés, nous avons visé la dernière table de deux encore libre, au centre de la salle, entre une étudiante qui fixait l'écran de son MacBook, écouteurs dans les oreilles, et une femme entre deux âges qui picorait un gratin de macaronis. Sylvia s'est faufilée entre les tables pour prendre place sur la chaise à dos droit, visiblement exaspérée. J'ai lâché mon portefeuille dans le sac à langer que je venais de poser à mes pieds. Ma voisine y a jeté un coup d'œil, puis m'a regardée en battant des paupières. J'ai souri benoîtement en sirotant mon thé glacé, jusqu'à ce qu'elle s'en retourne enfin à son déjeuner. Sylvia a considéré son sandwich et grimacé.

— Rappelle-moi pourquoi on a choisi cet endroit ?

— Parce que ça prend des plombs de désinfecter une blessure à la tête. Désolée, j'étais en retard.



— Où en sommes-nous, en ce qui concerne ta date butoir ? a-t-elle demandé, la bouche pleine de thon. S'il te plaît, dis-moi que j'ai pris le train jusqu'ici pour entendre de bonnes nouvelles.

— Pas tout à fait.

Tout en mastiquant, elle m'a lancé un regard furieux.

— Dis-moi que tu as au moins déjà l'intrigue et un plan.

Je me suis voûtée sur mon plateau.

— Si on veut.

— Ils t'ont avancé la moitié de l'à-valoir. Dis-moi que tu touches au but.

Je me suis penchée vers elle et, même si l'étudiante, à la table voisine, avait toujours ses écouteurs, j'ai baissé la voix :

— Mes derniers meurtres étaient trop stéréotypés. Je deviens trop prévisible. J'ai l'impression de tomber dans une ornière, Syl.

— Eh bien, change d'approche, m'a-t-elle rétorqué en agitant sa cuillère comme l'aurait fait un prestidigitateur – comme si un roman était un lapin qu'il suffisait de tirer d'un chapeau. Ton contrat ne précise pas le déroulé exact des opérations – tant que tout est bouclé d'ici le mois prochain. Tu peux y arriver, pas vrai ?

J'ai mordu dans mon sandwich pour me dispenser de répondre. Si je mettais les bouchées doubles, je pouvais venir à bout d'un premier jet en huit semaines. Six, à l'extrême rigueur.

— Ne me dis pas que c'est insurmontable, a insisté Sylvia. Tu n'es pas une novice.

— Certes, mais celui-ci va être compliqué.

J'ai goûté la soupe. Elle avait un goût de carton. Comme tout le reste depuis mon divorce.

— Je pourrais tuer pour de la sauce piquante, ai-je marmonné.

J'ai louché vers la table d'à côté – sel, poivre, sucre, serviettes en papier ; pas de sauce piquante – mais ma voisine n'a pas pris garde à cette intrusion. Elle n'avait d'yeux que pour mon sac béant, posé à mes pieds. J'ai enfoncé mon portefeuille plus profondément à l'intérieur et j'ai rabattu les poignées pour dissimuler son contenu. Et comme la femme continuait à le fixer, je lui ai décoché un regard glacial.

— Qu'est-ce qui est si compliqué ? Je ne comprends pas... On a une belle femme, douce et sympathique qu'il faut sauver des griffes d'un très sale type. On règle son compte au sale type, notre sympathique amie dévoile la profondeur de sa gratitude, tout le monde vit heureux jusqu'à la fin des temps, et tu empoches un gros chèque.

J'ai croqué le quignon de ma baguette.

— À propos de chèque...

— N'y pense même pas, m'a coupée Sylvia en me menaçant avec sa cuillère. Je ne peux pas revenir vers eux pour leur demander une rallonge.

— Je sais, je sais, mais j'ai sous-estimé le volume de recherches sur ce coup-là, ai-je expliqué à voix basse. On parle ici de boîtes de nuit glauques, d'instruments de torture, d'échanges en langage codé... Ça sort complètement de mon domaine d'expertise. En général, je m'en tiens à un travail carré et propre. Classique. Rien de trop décoiffant. Mais ce coup-ci...

J'ai découpé la pointe de mon cheesecake.

— Ce coup-ci, c'est différent, Syl. Si j'assume, je peux devenir la nouvelle boss du milieu.

— Quoi que tu fasses, fais-le vite. Enterrons celui-ci et passons au suivant.

J'ai secoué la tête.

— Non, non, pas question de le bâcler. Avec celui-là, je dois absolument faire un carton. Ces avances de deux et trois mille dollars, ça ne paye ni le temps que je passe, ni les efforts que ça exige. Quel qu'il soit, mon prochain contrat doit propulser ma carrière, sinon j'arrête, ai-je déclaré, la bouche pleine de cheesecake. Et si je cartonne avec celui-là, je ne signe rien en dessous de cinquante mille pour le suivant.

— Bien. Règle d'abord son compte à celui-ci, et on reparlera du suivant en temps voulu.

Sur la table, son téléphone a vibré et Sylvia a plissé les yeux en lisant le numéro qui s'affichait.

— Excuse-moi, je dois répondre, a-t-elle dit en se levant.

Le temps que Sylvia se faufile tant bien que mal entre deux tables et que je me contorsionne pour la laisser passer, la femme assise à la table voisine a croisé mon regard et, la fourchette en suspens au-dessus de son gratin de macaronis froid, elle m'a dévisagée, si longuement que c'en est devenu gênant. M'avait-elle reconnue, en dépit du maquillage et du foulard-perruque ? Ou bien justement *à cause* du foulard-perruque ? Personne ne m'avait jamais demandé d'autographe. Si elle me tendait sa serviette en papier pour la signer, j'allais probablement m'étouffer. Quand elle a détourné le regard et attrapé son sac à main, je n'aurais su dire si j'étais soulagée ou déçue.

J'ai réattaqué mon sandwich tout en consultant, entre deux bouchées, les nouveaux messages sur mon téléphone. Il y avait un de Steven, qui demandait si j'en avais encore pour longtemps, et deux organismes de crédit me rappelaient que j'étais en retard sur le paiement de mes échéances. Il y avait aussi un e-mail de mon éditrice, qui venait aux nouvelles. J'avais l'étrange